

Et si c'était la fin...

Document 5

Comme toujours, Grand-père s'en prit à Papa, lui reprochant de ne pas faire tout son possible pour retrouver du travail. Papa garda la tête baissée et laissa passer l'orage, connaissant par cœur le mot de la fin. C'était toujours le même.

- Si tu étais rentré comme moi aux chemins de fer, conclut Grand-père pour la énième fois, toi et ta famille, vous ne seriez pas dans cette misère noire !

Papa se contenta d'opiner de la tête.

- Par contre, ajouta-t-il, ce garçon entrera aux chemins de fer. J'en fais mon affaire. Je tiens à ce que lui, au moins, ait un avenir sûr et une bonne retraite !

Papa opina une nouvelle fois. D'ailleurs, il n'avait pas le choix. Son indemnité de chômage ne lui permettait pas d'assurer les dépenses du ménage jusqu'à la fin du mois. Dès qu'elle était épuisée, Grand-père nous envoyait de l'argent. Sans son aide financière, nous serions morts de faim. C'est pourquoi Papa ne pouvait pas se permettre de le contredire.

Soudain, il y eut un grand boum au-dessus de nos têtes et la lampe du plafond vacilla.

Spontanément, je m'exclamai :

- C'est Frédéric !

Grand-père me jeta un regard sévère. Puis, se tournant vers mon père :

- Qui est ce Frédéric ?

Papa s'empressa d'expliquer :

- L'étage au-dessus est habité par une famille juive, les Schneider. Leur fils s'appelle Frédéric. Nos garçons ont le même âge, et ils sont amis.

Grand-père dut se racler la gorge pour s'éclaircir la voix.

- Une famille juive ?
- Oui, dit mon père. Des gens très gentils !

Le visage de Grand-père se ferma ; ses traits se crispèrent. Après un silence qui nous parut interminable, il se mit à raconter :

- J'ai eu autrefois un supérieur juif du nom de Cohn. Il était détesté de tout le monde. C'était quelqu'un qui ne se séparait jamais de son chapeau et qui avait toujours le sourire aux lèvres, même quand il avait à nous dire des choses désagréables. Quand quelqu'un commettait une erreur, il le convoquait dans son bureau et, avec son immuable sourire, le sermonnait comme s'il avait été un gamin, passant en revue tout ce qu'il avait fait de travers. Un jour, c'était en été, j'ai remarqué sous sa chemise un carré d'étoffe à franges. J'ai compris qu'il s'agissait d'un châle de prière. J'avoue que je n'évoque jamais son souvenir avec plaisir.

Grand-père fixa mes parents, s'attendant peut-être à un commentaire. Il n'en fut rien. Alors il revint à la charge.

- Nous sommes des chrétiens. N'allez pas oublier que les Juifs ont crucifié notre Seigneur !

À ces mots, le visage de Maman blêmit. Papa se hasarda à dire :

- Quand même pas les Schneider !

D'un bond, Grand-père se leva, prit appui de ses dix doigts sur le bord de la table, et d'un ton qui ne souffrait aucune réplique, il s'exclama :

- Je ne veux plus que mon petit-fils fréquente ce gosse juif !

Puis il se rassit aussi sec.

Papa et Maman étaient atterrés. Un nouveau silence, plus oppressant encore, s'était abattu sur nous. Ce silence fut soudain brisé par un coup de sonnette. Maman se précipita à la porte.

Du palier, j'entendis Frédéric dire :

- S'il vous plaît, madame, il peut monter chez nous ?

Maman chuchota presque :

- Ce n'est pas possible... Son grand-père est là.

Quand elle revint dans le salon, Grand-père la questionna, comme s'il était le maître des lieux :

- Qui était-ce ?
- L'enfant des voisins, répondit Maman.

Et elle enchaîna immédiatement :

- Souhaites-tu encore une tasse de café ?

Document 6

Oscar

Cher Dieu,

Je m'appelle Oscar, j'ai dix ans, j'ai foutu le feu au chat, au chien, à la maison (je crois même que j'ai grillé les poissons rouges) et c'est la première lettre que je t'envoie parce
5 que jusqu'ici, à cause de mes études, j'avais pas le temps.

Je te préviens tout de suite : j'ai horreur d'écrire. Faut vraiment que je sois obligé. Parce qu'écrire c'est guirlande, pompon, risette, ruban, et cetera. Écrire, c'est rien qu'un mensonge qui enjolive. Un truc d'adultes.

10 La preuve ? Tiens, prends le début de ma lettre : « Je m'appelle Oscar, j'ai dix ans, j'ai foutu le feu au chat, au chien, à la maison (je crois même que j'ai grillé les poissons rouges) et c'est la première lettre que je t'envoie parce que jusqu'ici, à cause de mes études, j'avais pas le temps », j'aurais pu aussi bien mettre : « On m'appelle Crâne d'Œuf, j'ai
15 l'air d'avoir sept ans, je vis à l'hôpital à cause de mon cancer et je ne t'ai jamais adressé la parole parce que je crois même pas que tu existes. »

20 Seulement si j'écris ça, ça la fout mal, tu vas moins t'intéresser à moi. Or j'ai besoin que tu t'intéresses.

ERIC-EMMANUEL
SCHMITT
OSCAR ET
LA DAME ROSE



ILLUSTRATIONS DE TRUONG

ALBIN MICHEL

Document 7

Le tongre

Le jeune tongre cherchait de la nourriture.

Ses deux estomacs hurlaient leur famine. À ses naseaux, le givre avait collé son masque de gel. L'air ne passait guère de l'extérieur vers ses poumons atrophiés, ni ne ressortait. D'ailleurs, il n'y avait presque plus d'air.

- 5 Le tongre ouvrait ses narines du bas comme pour happer le mélange gazeux dont il avait besoin. Son autre narine, ordinairement close, battait juste en dessous de son œil unique, fermant en triangle son mufle d'adolescent.

Document 8

FRÉMION, Yves, *Tongre*, Folio Junior, Gallimard, 1986.

Marcel

Marcel Pagnol, écrivain et cinéaste français, né en 1895 à Aubagne, a raconté, dans les trois volumes qui composent son autobiographie (*La Gloire de mon père*, *Le Château de ma mère*, *Le Temps des secrets*), son enfance et son adolescence provençales.

Je m'éveillai pour tout de bon. Paul était près de mon lit, et tirait doucement mes cheveux.

- Je les ai entendus, dit-il. Ils sont passés devant la porte. Ils ont écouté. J'ai vu la lumière par le trou de la serrure. Après,
5 ils sont descendus sur la pointe des pieds.

Un robinet coulait dans la cuisine. J'embrassai Paul et je m'habillai en silence. La lune s'était couchée, il faisait nuit noire. À tâtons, je trouvai mes vêtements.

– Qu'est-ce que tu fais? dit Paul.

- 10 – Je vais avec eux.

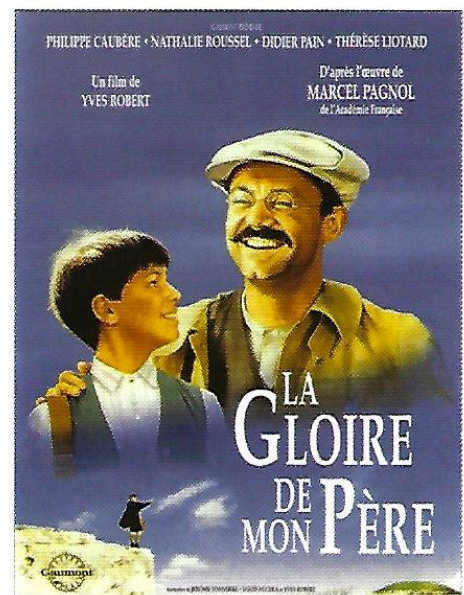
– Ils ne te veulent pas.

- Je vais les suivre de loin, à l'indienne, pendant toute la matinée... À midi, ils ont dit
15 qu'ils mangeraient près d'un puits. Alors, à ce moment, je me ferai voir, et, s'ils veulent me renvoyer, je dirai que je vais me perdre, et alors ils n'oseront pas.

- 20 – Peut-être tu vas recevoir une bonne gifle.

– Tant pis. J'en ai reçu d'autres, et des fois pour rien du tout...

Marcel PAGNOL, *La gloire de mon père*, Fortunio, 1957.



La gloire de mon Père, réalisé par Yves Robert, d'après l'œuvre de Marcel Pagnol, 1990.

La princesse sur un pois

Il y avait une fois un prince qui voulait épouser une princesse, mais une princesse véritable. Il fit donc le tour du monde pour en trouver une, et, à la vérité, les princesses ne manquaient pas ; mais il ne pouvait jamais s'assurer si c'étaient de véritables princesses ; toujours quelque chose en elles lui paraissait suspect. En conséquence, il revint bien affligé de n'avoir pas trouvé ce qu'il désirait.



Un soir, il faisait un temps horrible, les éclairs se croisaient, le tonnerre grondait, la pluie tombait à torrent ; c'était épouvantable ! Quelqu'un frappa à la porte du château, et le vieux roi s'empressa d'ouvrir.

C'était une princesse. Mais grand Dieu ! comme la pluie et l'orage l'avaient arrangée ! L'eau ruisselait de ses cheveux et de ses vêtements, entraît par le nez dans ses souliers, et sortait par le talon. Néanmoins, elle se donna pour une véritable princesse.

« C'est ce que nous saurons bientôt ! », pensa la vieille reine. Puis, sans rien dire, elle entra dans la chambre à coucher, ôta toute la literie, et mit un pois au fond du lit. Ensuite elle prit vingt matelas, qu'elle étendit sur le pois, et encore vingt édredons qu'elle entassa par-dessus les matelas.

C'était la couche destinée à la princesse ; le lendemain matin, on lui demanda comment elle avait passé la nuit.

« Bien mal ! répondit-elle ; à peine si j'ai fermé les yeux de toute la nuit ! Dieu sait ce qu'il y avait dans le lit ; c'était quelque chose de dur qui m'a rendu la peau toute violette. Quel supplice ! »

Hans Christian ANDERSEN, *Contes d'Andersen*, 1835.